



ARMOIRES DE LA MAISON DE BOURGOGNE

XVIII

COUP D'ŒIL SUR LE PAYS. — WYNENDALE ET MARIE DE BOURGOGNE.

— THOUROUT. — DAMME. —

LES FIANÇAILLES DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE.



PRÈS Blankenberghe, le touriste, égaré sur le littoral flamand, ne rencontre plus de cité importante. Il nous faut donc redescendre au milieu de ces vastes prairies, toujours planes, conquises lentement sur la mer qui autrefois recouvrait toute cette contrée; il nous faut traverser ces champs, maintenant chargés de moissons dorées, et sur lesquels, il y a quelques siècles à peine, des flottes ont passé venant des plus lointains pays. *Seges ubi mare fuit!*

Curieuse destinée, à laquelle on ne peut croire; travail gigantesque, si l'on additionne les efforts dépensés sur ce sol par vingt générations, et que l'œil cherche en vain! De loin en loin se dresse une digue imperceptible, aujourd'hui promenade surélevée que nous remarquons à peine, jadis rempart contre les flots, et dont la construction exigea de grands sacrifices et coûta bien des soins. Et nous, la postérité, nous passons auprès, insoucians, ignorants même, sans songer que, contemporain de ces œuvres de volonté et de patience, témoin de cette lutte sans cesse renouvelée de l'homme contre la mer,

le Dante, dans son *Enfer*, a comparé ces digues flamandes à cette autre digue imaginaire, qui sépare la rivière de larmes du désert sablonneux.

Quels enseignements que ceux auxquels on se heurte ainsi à chaque pas ! Et notez que depuis que ce terrain a été conquis sur les flots, depuis que l'homme en a pris possession d'une façon définitive, il s'y est accompli tant d'événements, tant de générations se sont succédé à cette place, que le passé nous en apparaît grandiose et formidable, avec des faux airs d'éternelle durée.

Vanité des choses d'ici-bas ! Sur cette terre, de création moderne, de conquête récente, les souvenirs se pressent, s'entassent, et semblent, par l'éloignement que leur donnent quelques siècles, remonter à des temps presque fabuleux. Que d'aventures curieuses, étranges, nous pourrions évoquer s'il nous plaisait de nous attarder au milieu de toutes ces ruines ! Là-bas Lissweghe, avec son église la plus vaste et la plus belle de tous les environs ; Vire, qui fut pillée par les Gueux ; Uitkerke, qui a conservé ses célèbres vitraux, ses tableaux et les orfèvreries de son sanctuaire ; Middelbourg, ville fortifiée autrefois, et modeste village aujourd'hui ; et Male, célèbre par son château, et qui donna son nom au comte Louis, ce dernier descendant du fameux Baudouin de Constantinople.

Ce n'est pas tout. D'autres châteaux encore nous réclameraient, voire des asiles princiers : Wynendale, par exemple, deux fois démoli et rendu de nos jours à sa splendeur première, par les soins d'un riche banquier. Jadis des forêts l'entouraient ; elles ont disparu, emportant avec elles leurs antiques et sombres souvenirs. Car c'est au milieu de ces bois, dans une chambre de ce château, que s'éteignit cette douce princesse, « la plus riche héritière de la chrétienté », comme on l'appelait de son temps, Marie de Bourgogne, fille unique de Charles le Téméraire.

Aimable et sympathique figure, à peine entrevue, reléguée au second plan, effacée par la distance et par je ne sais quelle ombre discrète qui plane au-dessus d'elle, elle a laissé dans l'histoire une

traînée lumineuse qu'on aimerait à suivre. Dès sa plus tendre jeunesse, nous dit un de ses historiens ¹, « elle se regarda comme une victime d'État, qui devait être immolée au gré de l'ambition et de la politique ». A la mort de son père, elle se trouva tout d'un coup jetée



PORTRAIT DE MARIE DE BOURGOGNE
(Fac-similé d'une ancienne estampe.)

au milieu des embarras les plus cruels qu'on puisse imaginer. « Le faix en estoit admirable à porter même à un grand, puissant et valeureux prince », écrit un de ses familiers ² qui la vit en proie à ces terribles angoisses. Tous conspiraient contre elle, même ceux qui eussent dû la protéger. « Ses parents et gouverneurs la voulurent tous

1. *Histoire de la maison de Bourgogne.* (Amsterdam, 1757.)

2. Olivier de la Marche, *Mémoires.*

marier, chacun à son plaisir » ou plutôt à son profit. Tous réclamaient un morceau de son merveilleux héritage. Plus puissant et plus hautain que les autres, Louis XI exigeait les provinces bourguignonnes, et quand la pauvre princesse « cuida avoir secours et aide à ses sugets de Brabant et de Flandre, chacune vile voulut avoir privilèges vieux et nouveaux, et au lieu de guerroyer pour leur princesse, ils lui prirent ses officiers et serviteurs, et plusieurs en firent mourir. »

Un moment, l'orage qui grondait sur sa tête parut vouloir s'apaiser. Son mari, qu'elle aimait, semblait de force à supporter vaillamment le fardeau de ses États. Ses sujets étaient rentrés dans l'obéissance. En outre, elle était mère, ses angoisses finissaient auprès d'un berceau ! C'est ce moment que la mort choisit pour la frapper. Elle était venue à Wynendale pour respirer l'air pur de la forêt. Un jour qu'elle chassait avec son mari, son cheval s'emporta, « aucuns escrivent pour la frayeur qu'il prit d'un porc-sanglier ». Elle fut renversée avec lui, et l'animal, dans sa chute, roula sur son gracieux et frêle fardeau ; « ce dont la princesse fut tellement offensée et foulée par dedans le corps, dit un vieux chroniqueur, que le 27 mars 1482 elle mourut, au très grand regret de son mary qui l'aimoit extrêmement ¹ ».

Jadis cette forêt de Wynendale, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques vastes bosquets, s'étendait à de grandes distances. Elle avait été consacrée dans le principe au dieu Thor, et c'est elle qui donna son nom à la ville voisine Thourout ², célèbre, elle aussi vers ce temps et maintenant à peu près oubliée. Qui se douterait en effet, en traversant ses rues irrégulières et campagnardes, qu'il y a trois siècles, « Thorout, estimée très ancienne », était une grosse place de commerce, fameuse par son « marché aux chevaux et aultres marchandises », qui durait deux longs mois ? Qui croirait que pendant tout le moyen âge elle servit d'entrepôt pour les laines espagnoles et anglaises,

1. *Grande Chronique de Hollande et de Zélande.*

2. *Thor-hout*, « bois de Thor ». Guicciardini croit que son nom lui vient de « Torald roy de Germanie, longtemps avant la nativité du Christ ».

et que sa foire, plus ancienne que celle de Bruges ¹, presque aussi fréquentée que celle de Lille, donnait lieu à des transactions considérables ? Dix princes souverains, trois rois de France, ont séjourné dans ses murs, et les touristes de nos jours ne songent même pas à lui rendre visite !

Les gens de la contrée, toutefois, ne désespèrent point de voir ces beaux jours renaître. L'amour du pays leur fait entrevoir une résurrection prochaine. Ils mettent leur confiance dans le progrès, ils tablent sur le chemin de fer nouvellement construit pour former d'heureuses conjectures. « Ah ! monsieur, quelle transformation ! me disait un vieux docteur égaré depuis quarante ans dans ces modestes parages. Jadis nous n'avions qu'une mauvaise diligence, cahoteuse et mal suspendue, pour nous relier à Bruges, c'est-à-dire au reste du monde. Elle était peu fréquentée et personne ne s'en montrait surpris, car le conducteur s'arrêtait à tous les bouchons, et l'on employait une demi-journée pour faire la route. Parfois, honteux d'aller toujours « à vide », le brave homme, égayé par ses nombreuses stations, invitait quelque mendiant voyageur à s'asseoir gratuitement sur les douloureux cousins de sa lourde voiture : « Faites excuse, répondait l'invité, ce sera « pour une autre fois ; aujourd'hui je suis pressé. » Et maintenant, monsieur, dix convois par journée ! Thourout va redevenir ce qu'elle était autrefois, un centre de transactions, une cité animée et prospère. »

Pour ma part, je m'associe bien volontiers à ces douces espérances et je n'y ai point grand mérite. La gracieuse hospitalité d'un châtelain du voisinage, la cave soigneusement meublée du vieux docteur, et surtout ces bonnes et affectueuses causeries, le soir, au coin du feu, dans la maison du juge de paix, tout cela est trop resté délicieusement gravé dans ma mémoire. Quel pays n'aimerait-on point, quand on y rencontre des gens aimables ! Mais voilà que nous nous attardons

1. Lorsque, le 14 août 1200, le comte Baldwin IX concéda le premier une foire annuelle à Bruges, il la soumit au même règlement que celle de Thourout. (Voir l'ouvrage de M. James Weale sur *Bruges*.)

en chemin. L'esprit, avec de tels souvenirs, aime à faire l'école buissonnière. Vite, en route ; aussi bien Damme nous réclame. Damme, la plus célèbre, la plus illustre, la plus riche et la plus puissante des cités qui peuplaient au moyen âge cette partie de la province qu'on appelait « le Franc ¹ ».

Mais, avant de parler de Damme dans sa splendeur, peut-être serait-il bon de remonter aux origines de cette ville commerçante, et de raconter à quelles circonstances elle dut sa fondation.

En son principe, tout le monde le sait, Bruges fut un port de mer. Les flots salés baignaient ses murailles et pénétraient dans ses canaux. Ce voisinage n'était pas sans danger ; aussi, quand le perfide élément commença son mouvement de retraite, les Flamands, tout heureux de voir s'accroître leur domaine sans dispute, sans violences et sans guerre, s'empressèrent-ils de construire des digues pour empêcher le retour des inondations. Vers le milieu du XII^e siècle, Bruges se vit donc entourée par une ceinture de verdoyants pâturages, et en 1168 des Hollandais et des Zélandais, engagés par son Magistrat, achevaient de construire cette grande digue, le *hondsdam* ², qui non seulement isolait la « chef-ville », mais encore mettait son territoire immédiat à l'abri des incursions des flots.

Bruges, ville essentiellement commerçante, ne pouvait toutefois se passer d'un port. Les ouvriers qui avaient travaillé à sa digue s'étaient construit des habitations à l'extrémité de leurs chantiers de travail. Bientôt leurs maisons formèrent un village. C'est là que les bateaux qui apportaient des denrées pour Bruges vinrent aborder. L'endroit parut si propice que les marchands y affluèrent à leur tour. En trois ans le village devint ville et la digue devint port. On s'em-

1. *Het Vrie brugsche ambacht*, ou simplement *het Vrie*, « le Franc », était un district du pays, administré d'abord par un châtelain, plus tard par un bailli, et qui devait son nom à ce fait, de n'avoir jamais été réduit à l'état de vasselage vis-à-vis d'une des trois grandes villes du comté.

2. Digue du Chien ou de l'Escaut, qui se nomme dans cet endroit « le Chien » (*de Hond*).

pressa de relier Damme à Bruges par un canal d'écoulement, le Zwyn, et au bout d'une dizaine d'années, c'est-à-dire en 1180, la cité nouvelle était assez peuplée pour que Philippe d'Alsace la constituât en commune indépendante, sous l'administration de deux bourg-



DAMME : LES RUINES DE L'ÉGLISE

mestres et de quatre échevins, assez importante pour qu'il y instituât un tribunal (*vierscaere*) et la comblât de privilèges.

A partir de ce temps et pendant deux siècles, la prospérité de cette ville fut inouïe. Tous les négociants de Bruges y avaient des comptoirs ; les principales nations de l'Europe y étaient représentées par des agents ; les grands banquiers y possédaient des succursales. Le chiffre des transactions qui s'y faisaient journellement était immense pour

l'époque. Partout s'élevaient de vastes magasins regorgeant de produits exotiques et de denrées de prix. Une lettre de Marguerite de Flandre¹, concernant les droits de tonlieu sur le Zwyn, nous donne la nomenclature des principaux produits qui, à l'importation et à l'exportation, faisaient le fond de ces transactions. C'étaient les boissons fortes, les vins de France et d'Espagne, les bières anglaises, les laines d'Écosse, les soieries italiennes et orientales, les toiles, les filés, les attelages de chariots, les merceries, les épices de toutes sortes, les pelletteries de Hongrie, l'étain anglais, le cuivre rouge de Pologne, et vingt autres articles rares et précieux.

En outre, le port de Damme jouissait, dans toute l'Europe commerçante, d'une célébrité justement méritée. Spacieux, profond, battu par une eau tranquille, entouré de riches prairies, il étonnait les voyageurs par sa sûreté et sa commodité. « Il est si large, écrivait Guillaume le Breton², qui en 1213 accompagnait Philippe-Auguste dans ces parages, il est si large qu'il peut contenir toute notre flotte. » Or cette flotte ne comptait pas moins de dix-sept cents bateaux, non pas des vaisseaux à trois ponts assurément; mais, en ne comptant que de simples chaloupes, ce chiffre indique déjà une étendue considérable. Il paraît même qu'il restait encore quelque place, car la flotte anglaise put, elle aussi, pénétrer dans le port, y livrer un combat naval aux équipages du roi de France, et s'emparer de quatre cents des principales embarcations.

Aujourd'hui, rien de tout cela n'a survécu, et l'esprit étonné, surpris, confondu, se demande si ce ne sont point là des inventions de chroniqueurs malicieux ou d'historiens fantaisistes; si cette fantastique prospérité n'est pas le produit d'un rêve ou d'une hallucination. Les yeux cherchent en vain le port, les monuments, les portes et les remparts; il n'y en a plus. Les édifices semblent rentrés sous terre, et,

1. Voir l'*Inventaire des archives de Bruges*.

2. G. Armoricus, *Histoire des Gestes de Philippe-Auguste*, dans la *Collection des historiens de France*.

dans cette campagne silencieuse, uniforme, monotone, qui entoure la défunte cité, c'est à peine si de simples ondulations de terrain marquent encore la place où jadis s'élevaient des églises.

La géographie elle-même renie le passé. « A l'endroit Assegharse, raconte le vieux Oudegheest, il se commit une des plus rudes et plus cruelles batailles marines dont on ouyt oncques parler. » Et Haezegras nous apparaît aujourd'hui tout couvert de plantureuses moissons. C'est l'un des domaines les plus productifs de cette fertile contrée.

Quant à la ville de Damme, ou plutôt à ce qui en reste, elle présente un des plus navrants spectacles auxquels il soit donné d'assister. Elle se résume dans les débris d'une rue trop large, rappelant par son aspect ces voies funèbres qu'on rencontre à l'approche des vieilles cités romaines. Le foin pousse entre les pavés. Les maisons vides en apparence, muettes et s'effritant à la pluie ont une vague allure de tombeaux ; et ces cinquante demeures silencieuses et désolées vous mènent à une grande ruine d'église, dont le chœur restauré est trois fois trop vaste pour ce qui reste d'habitants.

Je ne sais rien de plus lugubrement pittoresque que cet étrange monument, avec sa grosse tour, robuste, rugueuse, hautaine, sa nef sans murs et sans toit, dont il ne reste plus que les maigres arcades découpant sur le ciel bleu leur carcasse brunie par les ans. Je ne sais rien de plus triste, si ce n'est peut-être ce restant de chœur clôturé pour les besoins du culte, retapé, replâtré, devenu à lui tout seul une église trop grande. Rien ne saurait, je crois, mieux faire comprendre la chute épouvantable de ce comptoir du monde, devenu pauvre commune rurale, l'écroulement de cette cité opulente, réduite à sa plus simple expression.

A l'intérieur, ce tronçon d'église est vide et nu, quelques bonnes boiseries, une petite peinture à compartiments racontant des miracles, un ci-devant jubé emplâtré, empâté et masqué en partie par une maçonnerie neuve : voilà, avec quelques pierres tombales, tout ce qu'on y trouve d'ancien. Une douzaine de chaises éparses sur les

dalles, et qui semblent égarées dans cette solitude, en soulignent la viduité.

On sort de là, le cœur encore un peu plus serré. On donne un coup d'œil au cimetière qui semble presque gai, on traverse une petite place biscornue, bordée de maisons basses, sorte de béguinage à moitié démoli, et l'on retombe dans la rue, dans l'unique rue, vide, solitaire, abandonnée, et qui serait absolument déserte et silencieuse, si quelques vieux « patriotes » au groin malpropre, ne déracinaient en grognant l'herbe qui croît entre les pavés.

A l'autre bout de cette voie lugubre, s'étale une petite place carrée sur laquelle on trouve encore quelques anciens édifices : l'hôtel de ville d'abord, puis de longues et vieilles maisons, aux ouvertures gracieusement trilobées, et dont la svelte élégance est soulignée par une couple de maisons neuves, aux couleurs vives et criardes, peinturlurées en rouge, avec des volets blancs et verts.

Au milieu de cette place s'élève la statue de Jacob Van Maerlant, le grand homme du lieu ; non pas qu'il y soit né, mais il y mourut après y avoir passé le plus long de sa vie. On l'a appelé le Père des poètes flamands, et il mérita ce titre.

Il était pour son temps, et pour un laïque surtout, d'une érudition peu commune. Florent V le distingua et voulut l'employer ; il lui demanda d'écrire pour les Flamands une histoire universelle, livre qui n'existait pas encore dans leur langue. Van Maerlant traduisit le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais¹, paru quarante ans plus tôt, c'est-à-dire en 1245. Ensuite il donna toute une série d'ouvrages didactiques : un « *Der Naturen bloeme* », sorte d'histoire naturelle à la mode du temps, une « Bible rimée », un « *Mystère des Mystères* », et son fameux dialogue « *Wapen Martyn* », qui fut, au siècle suivant, traduit en vers français. Mais la littérature,

1. « Vincentius Bellovacensis ». L'ouvrage, traduit en flamand par Jacob van Maerlant, n'était que la IV^e partie du *Speculum majus*, lequel comprenait, outre le *Miroir historique*, le *Miroir naturel*, le *Miroir moral*, et le *Miroir scientifique (doctrinale)*.

carrière toujours peu libérale en écus, valait encore bien moins alors que de nos jours, et Van Maerlant aurait pu jeûner plus souvent que ne l'ordonne l'Église, s'il n'eût obtenu la place de secrétaire ou greffier de la ville de Damme.

C'est là ce qui explique son séjour et sa mort dans cette cité alors



DAMME : LA GRANDE PLACE

florissante, turbulente, affairée, populeuse, étrange résidence pour un poète. Avant cela il avait, dit-on, beaucoup voyagé, et même, si l'on en devait croire son épitaphe, il aurait parcouru l'Italie¹. Cette épitaphe, au reste, et la pierre tombale qui la portait ont été détruites fort sottement, il y a cinquante ans à peine. Elles méritaient un meilleur sort cependant; elles étaient déjà célèbres alors; car, pendant quatre siècles, elles avaient donné lieu à une méprise singulière, si singulière vraiment qu'il nous faut en dire mot.

1. Cette épitaphe emphatique, conçue en vers léonins, portait le mot *transalpinavit*. La dalle mortuaire, retrouvée sous le clocher de l'église, fut vendue par le curé (elle était de marbre blanc) à un sculpteur de Bruges, qui tailla dedans des chapiteaux.

La dalle mortuaire, qui recouvrait le vieux poète, le représentait, paraît-il, taillé en bas-relief, écrivant sur un tableau, ayant à ses pieds l'oiseau de Minerve, emblème de la science ou de la sagesse. Il n'en fallut pas plus pour que le bon populaire s'imaginât qu'il avait sous les yeux cet être de raison, ce fantasque personnage, fameux dans tous les pays germaniques sous le nom d'*Uylenspiegel* et connu des érudits français sous celui de *Tiel Ulespiègle*¹. On prenait en effet le tableau pour un miroir, et vous voyez d'ici la confusion *Uyl en Spiegel* « hibou et miroir » : c'était une épitaphe parlante s'il en fut². De là à conclure que le joyeux farceur, « qui ne se laissa jamais surprendre ni tromper », était né à Damme et y avait vécu, il n'y avait qu'un pas ; ce pas fut vite franchi, et la vieille cité flamande se trouva tout d'un coup en possession d'un titre de gloire sur lequel elle ne comptait guère au temps de sa splendeur. Mais aujourd'hui, grâce à l'érudition allemande, tous les doutes ont disparu³. De par l'expresse volonté de son seul et unique créateur, maître Thomas Murmer, Strasbourgeois de naissance et docteur en théologie, *Uylenspiegel* est mort à Mollen et non ailleurs.

1. Voir l'*Histoire joyeuse de Tiel Ulespiègle, lequel, par aucunes fallaces, ne se laissa surprendre ni tromper*.

2. Le professeur Van Duyse, qui a donné une curieuse édition de la version française, suppose que l'épitaphe pouvait se terminer par ces mots, *Ulien Spiegel*, qu'on peut traduire par « voici votre miroir ». Cette supposition, qui n'a rien de déplacé, étant donné la littérature du temps, puisque la tombe de Jan van Eyck portait ces mots : *Spiegel u aen mi* (regardez-vous en moi), ne paraît pas cependant devoir être adoptée, car l'épitaphe était rédigée en latin.

3. Voir la curieuse monographie *Dr Thomas Murmers Uylenspiegel*, publiée à Leipzig par le professeur J.-M. Lappenberg. Thomas Murmer, né en 1475, courut de bonne heure le monde ; il étudia à Paris, à Fribourg, à Rostok, à Prague, à Cracovie, à Vienne. D'un esprit inquiet et ambitieux, il nous apparaît à la fois docteur en théologie et en gauloiserie, poète lauréat de Maximilien, et disserteur d'une adresse infinie, terreur des étudiants et des professeurs ses collègues, les entortillant dans des raisonnements qu'il tisse comme des toiles d'araignée, et malgré cela catholique fervent, soutien des doctrines romaines, religieux à ses heures, et tellement agressif contre les protestants, que les magistrats de Zurich durent lancer un décret contre ce véhément facétieux, qui, du haut de la chaire, excitait ses auditeurs à la guerre civile. Si l'on s'étonne qu'un semblable personnage ait produit dans le monde une œuvre aussi légère que l'*Uylenspiegel*, il faut se souvenir que c'était le temps où Érasme écrivait le *Moriae encomium*, où le vénérable Diego de Mendoza publiait *Lazarille de Tormès*, et où *Gargantua* prenait naissance sous la plume du curé de Meudon.

Que si Damme doit faire son deuil de cette célébrité étrange, elle a pour s'en consoler Van Maerlant, qui rendit chez elle le dernier soupir, et Guillaume Uten Broek qui lui doit le jour. Deux poètes valent bien, je pense, un malin sacripant, auteur de farces douteuses et coureur de mauvais lieux ¹.

J'ai dit que la statue de Van Maerlant, œuvre médiocre, se dressait devant l'hôtel de ville. Comme Damme n'est guère de ces villes où l'on revient, nous allons, s'il vous plaît, avant de la quitter, visiter ce sanctuaire municipal. C'est un monument bien détérioré, lui aussi, chancelant sur sa base, et qui ne doit sa conservation relative qu'à sa double qualité de *stadhuis* et d'estaminet. Tout mal entretenu qu'il est, il ne manque point cependant d'un certain caractère. Un haut perron à double montée le précède, abrité sous un porche ogival, qui jadis fut coquet; un grand toit brun le surmonte, couronné par une manière de clocheton, et puis aux quatre angles il est flanqué de quatre tourelles assez joliment posées sur des encorbellements; mais tout cela honteusement délabré. Autrefois des niches séparaient les fenêtres, abritant sous leurs gracieux baldaquins d'agréables statues. Les croisées avaient des meneaux sculptés et le porche un couronnement à pinacles. Tous ces ornements ont disparu, laissant leurs traces incrustées dans la façade, et les vieilles portes vermoulues, tremblant au moindre souffle, gémissent en tournant sur leurs gonds fendillés par les ans.

Au rez-de-chaussée se trouvaient de spacieux magasins, car le bâtiment actuel était alors la halle de Damme. Ces magasins aujourd'hui servent d'écuries et d'étables. Leurs arcs en tiers-point, qui ont résisté au temps et aux hommes, donnent une grande idée de la construction primitive, idée que ne justifie guère, hélas! l'étage supérieur, remanié à diverses époques, maladroitement restauré, et menaçant ruine aujourd'hui. C'est ce premier étage qui sert à la fois de sanctuaire municipal et d'estaminet. Il est divisé en trois salles : le café avec sa

1. *Uylenspiegel* a récemment fourni à un littérateur belge, M. Ch. de Coster, le sujet d'un livre fort amusant et très curieusement écrit.

parure de vaisselle à fleurs, de bouteilles entamées et de sottes lithographies, la salle des délibérations où nous reviendrons à l'instant, et une autre grande pièce sans destination bien précise, par laquelle nous allons commencer notre visite.

Ce n'est pas que cette pièce soit bien intéressante. Elle est vaste, irrégulière, délabrée, sans mobilier et, en fait d'ornements, ne possède que deux corbeaux qui soutiennent les deux maîtresses poutres du plafond; mais ces deux corbeaux en bois sculpté sont deux échantillons très rares et très curieux de la vieille sculpture civile en Flandre. L'un d'eux représente Van Maerlant assis à son bureau, ayant bien son tableau devant lui, mais sans hibou cette fois, et nullement troublé par une étrange interprétation de la « chaste Suzanne », placée exactement au-dessus de sa tête. Je dis étrange, car la scène fort peu voilée se passe dans un baquet. Sur l'autre corbeau, se trouve le roi David avec la harpe traditionnelle et, au-dessus de lui, un groupe encore plus extraordinaire que celui de la chaste Suzanne, groupe inexplicable, inexplicable, et même indescriptible entre gens bien élevés.

Dans l'autre salle, celle qui sert aux délibérations, une vaste cheminée, et dans la cheminée deux énormes landiers et une paire de pinces gigantesques, hautes de cinq pieds et pesant 30 kilogrammes, sont tout ce qui reste du mobilier primitif. La cheminée elle-même, refaite au xvii^e siècle, enjolivée de deux belles dames en vertugadin, a été décorée d'une devise aussi sotte qu'ambitieuse : « PARCERE SUBJECTIS — DEBELLARE SUPERBOS ». C'était déjà beaucoup d'orgueil au temps où Damme tenait tête à Bruges et lorsque les comtes de Flandre se voyaient contraints d'user de leur pouvoir suprême, pour obliger les Dammois à avoir « dez ore en avant perpetuelement leurs portes ouvertes pour cheans de Bruges entrer et passer toutes les heures qu'il vauront ¹ »; mais au xvii^e siècle! mais surtout de nos jours! cela ne sert qu'à rendre plus saisissant encore le complet anéantissement de cette altière cité.

1. Voir l'*Inventaire des archives de Bruges*.

Disons toutefois, à la décharge de Damme, qu'il fut une heure, dans sa vie municipale, où elle put se faire d'étranges illusions, et se croire tout permis. C'est en effet dans la salle où nous sommes, dans cette grande pièce délaissée, devant ces landiers de fer, qu'eurent lieu les fiançailles de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York. Quel cadre pour une scène pareille ! La princesse était débarquée à l'Écluse, où le prince était accouru en cachette pour la voir secrètement. Le lendemain, elle s'était rendue à Damme dans des bateaux richement parés, tout couverts d'or, de velours et de soie. On la logea dans cette halle que nous visitons, et c'est là que le prince vint lui faire sa visite officielle. Ils échangèrent l'anneau nuptial, en présence de l'évêque anglais qui accompagnait la princesse, et le puissant duc, en prenant congé de sa noble fiancée, lui dit qu'il l'attendait à Bruges le lendemain.

Elle fut fidèle au rendez-vous. Dès l'aurore elle se mit en route, accompagnée par une suite brillante et nombreuse de gentilshommes anglais et bourguignons. Elle était dans ses plus beaux atours, nous dit Olivier de la Marche, qui faisait partie du cortège, toute vêtue de drap d'or, avec une riche couronne sur le front. Un collier magnifique brillait sur ses épaules ; un « fermail » éblouissant de pierreries retenait son manteau. Elle se plaça dans une litière portée par quatre haquenées blanches superbement caparaçonnées, et autour d'elle, montées sur des coursiers blancs couverts de satin cramoisi, chevauchaient ses dames d'honneur portant les plus merveilleuses toilettes.

Ensuite venaient cinq chariots admirablement décorés, renfermant les plus jolies femmes de la cour d'Angleterre : la duchesse de Norfolk, M^{me} d'Escalle, M^{me} de Villebi et vingt autres. Et, pour escorter ces beautés resplendissantes, un escadron de comtes, de barons, de chevaliers, d'écuyers tout couverts d'or et d'argent, de broderies et de velours, avec leurs surcots armoriés scintillant au soleil.

C'est par le même chemin, que suivit Marguerite d'York et son brillant cortège, qu'il nous faut encore passer aujourd'hui pour nous rendre de Damme à Bruges ; grande et belle route, droite, bordée de

vieux arbres, enserrée entre deux canaux, mais vide, solitaire, sans voitures, sans cavaliers et sans piétons. Il y a cinq siècles, tout cela était bruyant et animé. Les litières encombraient la route, les chevaux piaffaient d'impatience et les mules agitaient leurs grelots. Les deux canaux chargés de bateaux, couverts de chaloupes et de barques, présentaient une agitation plus grande encore. C'était par là que se faisait tout le commerce de la « chef-ville ». Il en résultait des allées et venues perpétuelles entre Bruges et son port. Aussi, en s'engageant sur ce chemin, donne-t-on malgré soi un dernier regard à cette ville morte. On cherche de l'œil, à travers ces vastes plaines, la mer qui s'est enfuie et le port disparu. On se demande si vraiment c'est bien là qu'était cette cité marchande, cette ville riche et prospère, dont ses lois et coutumes s'imposaient à tout le littoral, et qui forçait les étrangers à se plier aux règlements de ce qu'on appelait pompeusement alors le « Droit maritime de Damme ».



SCEAU DE CHARLES LE TÊMÉRAIRE

HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.